

**SOIS UN HOMME
MA FILLE**

GAËL CHATELAIN-BERRY

SOIS UN HOMME MA FILLE

Faut-il être un homme pour devenir PDG ?

DUNOD

Mise en pages : Nord Compo

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2021

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN 978-2-10-081963-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

CHAPITRE I	La conférence.....	9
CHAPITRE II	Séance 1 – La confiance.....	33
CHAPITRE III	Séance 2 – Les doutes	51
CHAPITRE IV	Séance 3 – Le comportement.....	73
CHAPITRE V	Cesser de culpabiliser	93
CHAPITRE VI	La transformation	99
CHAPITRE VII	L’ascension	125
CHAPITRE VIII	Merci Jeanne.....	153
CHAPITRE IX	Geisha.....	177
CHAPITRE X	Métamorphose ?	197

Pour compléter votre lecture, je vous invite à écouter cette playlist de chansons qui inspirent mon personnage et qui m'ont accompagné dans la rédaction de ce livre.

<https://open.spotify.com/playlist/39cxi6BkxrCULmjwxi3xpD>



<https://deezer.page.link/GUupGQkeSuPEYN1G8>



CHAPITRE I

La conférence

Je m'appelle Constant. Constant Bancelin. Ni homme, ni femme, PDG. Ce soir, je mets un terme à ma vie telle que je la connais depuis bientôt dix ans.

J'ai trente-huit ans et toutes mes dents. Ce détail anatomique n'a rien d'anodin si l'on prend en considération la vie que j'ai menée. Mon parcours, professionnel tout du moins, a été une bataille digne d'un combat de boxe. Si je suis aujourd'hui à la tête d'une entreprise employant plusieurs milliers de salariés dans le monde entier, ce n'est pas arrivé par hasard. Non, le succès n'arrive pas quand on ne l'attend pas ; il arrive quand on va le chercher avec rage, avec conviction, avec une énergie inextinguible, quand on est prêt à tout, à tous les sacrifices pour l'obtenir. C'est ce que j'ai fait. J'ai tout sacrifié pour ma carrière et, jusqu'à aujourd'hui, j'en étais fière.

Fière ? Oui, je suis une femme. Mais chut, personne n'est au courant dans mon entreprise. Ne soyez pas surpris, je vous l'ai dit, j'étais prête à tout pour réussir et c'est ce que j'ai fait. Quand j'ai débuté ma carrière, mon identité de femme ne m'a jamais rien donné de bon, elle m'a même fait barrage. Alors, pourquoi insister ?

À vingt ans, j'étais plutôt jolie, brune, cheveux longs, les yeux noirs et profonds, très fine et quelque peu androgyne. J'avais des amoureux, bien sûr, qui n'en a pas à cet âge, mais ce n'était pas mon moteur, ni mon projet de vie. Pas plus que ma mère et ses partenaires quotidiennes de thé n'ont été un modèle pour moi.

Depuis toute petite, j'ai toujours voulu prouver à mon père que je valais mieux que mes deux frères. Lui, né avant-guerre, fait partie de la vieille école. Une bonne épouse est une femme qui sait cuisiner, s'occuper de ses enfants et, surtout, faire en sorte que le dieu mari n'ait à s'occuper de rien. Chercher le sel, s'il n'était pas sur la table, ne faisait pas partie de ses prérogatives. En revanche, me rappeler sans cesse qu'il ne comprenait pas pourquoi je refusais obstinément que ma mère m'apprenne à cuisiner, ça, il savait faire. Je dois dire qu'aujourd'hui, je le regrette un peu. Ma mère était une formidable cuisinière mais je m'opposais à ce qu'elle me transmette son savoir et son art en dehors de la présence de mes frères qui, eux, bien entendu, n'auraient jamais mis la main à la pâte – ce n'était pas digne de leur condition de mâle. Je suis née en 1980 et à dix ans, j'écoutais les Sex Pistols et les Clash. Je ne voyais pas vraiment pourquoi je devais me prédestiner à être une bonne cuisinière pendant que mes frères se prélasseraient devant la télévision. Je suis devenue punk dès mon plus jeune âge et, d'une certaine manière, je le suis encore. Détruire le système, quel bonheur, surtout si c'est en le faisant de l'intérieur, sans que personne ne s'en rende compte jusqu'à la seconde même de son implosion !

Paradoxalement, je n'ai jamais été en colère. J'ai simplement toujours refusé que l'on me traite différemment

de mes frères. Pourquoi ne pas avoir de pénis devrait-il me réduire à la condition de petite chose fragile que l'on doit protéger ? À treize ans, je me suis mise au kick-boxing. À l'âge où mes camarades de classe commençaient à reluquer avec concupiscence mes seins naissants, il m'a semblé pertinent de trouver un moyen radical de tenir à distance les plus insistants et les moins délicats. Mon mode de communication n'a pas été véritablement compris et m'a valu un certain temps en salle de colle, mais chaque heure passée dans cette salle était une sorte de victoire, un nouveau pas vers mon indépendance et le respect dont chacun devait me faire preuve. Je n'avais rien fait de mal, je n'avais fait qu'éduquer ceux que l'on appelle aujourd'hui des porcs. Si plus de femmes avaient appris le kick-boxing dans ce but précis, il est probable qu'Harvey Weinstein aurait eu moins de problèmes de mœurs... et probablement une dentition moins blanche et précise.

Ne vous y trompez pas, je ne suis pas violente, je suis pragmatique. Je ne crois pas en la guerre des sexes, surtout si elle est ouverte. Mais ce n'est pas parce que le monde a été dessiné pour les hommes, depuis des siècles, que moi, en tant que femme, je devrais me soumettre. L'histoire est faite de changements, d'évolutions, de transformations, de révolutions. J'ai toujours voulu être tout cela à la fois, et je crois y être arrivée.

J'ai commencé ma carrière en 2002. Fraîchement diplômée, j'étais décidée à conquérir le monde de l'entreprise, pour ne pas dire le monde tout court. J'avais écouté avec attention mes cours de marketing et j'étais convaincue que pour

réussir, il fallait se démarquer, être différente. Finalement, faire carrière ne devait pas être très éloigné que de gérer la part de marché d'un paquet de lessive : en étant différente et plus efficace, tout du moins en apparence, je pourrai passer devant tous mes concurrents.

À l'époque, j'étais convaincue que mon talent académique serait la base de tous mes succès. Toujours première de la classe, je ne voyais aucune raison que cela ne continue pas jusqu'à la fin de mes jours.

Je n'avais pas encore compris que, dans ce joyeux monde de l'entreprise, le genre qui me caractérisait, être une femme, était un défaut de fabrication inexcusable pour gravir, jusqu'à son sommet, l'échelle hiérarchique. Je ne l'ai pas compris tout de suite, comme j'ai su plus tard que j'avais été recrutée à un salaire inférieur à celui de mes collègues masculins. Au-delà de ce « détail », j'arrivais à obtenir les promotions que je souhaitais, les unes après les autres, en travaillant plus que mes collègues masculins.

On ne le dit pas souvent mais nous, les femmes, devons travailler deux fois plus que les hommes pour obtenir une progression équivalente, montrer que nous nous consacrons entièrement à l'entreprise, sans aucune concession. À croire que dans ce monde, une femme doit clairement montrer qu'elle préfère son travail à son éventuelle vie personnelle pour obtenir des promotions. Inconsciemment ou pas, le monde de l'entreprise ne supporte pas l'idée que l'un de ses pions puisse lâchement l'abandonner pour repeupler la planète. En travaillant de seize à dix-huit heures par jour, sept jours sur sept, le message semblait clair aux yeux de mes supérieurs : ma vie, c'est l'entreprise, rien d'autre.

La conférence

Néanmoins, à vingt-sept ans, au moment d'entrer dans le monde dont je rêvais, celui des directeurs, je n'ai pas été choisie. Un message laconique de la direction générale m'apprit que mon collègue Patrick avait été désigné pour prendre la direction marketing, lui, l'imbécile qui n'avait d'autre talent que de lécher les bottes de ses supérieurs. Je n'y croyais tout simplement pas. Aucun critère objectif ne pouvait justifier ce choix. Et pourtant, c'est celui qui venait d'être fait. Je ne me suis jamais laissé abattre, jamais, et ce n'est pas en ce jour que cela allait commencer. Dans la minute suivant l'annonce, je me suis levée de mon bureau pour me diriger vers celui du directeur et y entrer sans préavis.

– Oui, Constance ? Vous pourriez vous faire annoncer tout de même, maugréa-t-il en relevant les yeux de son ordinateur.

– Je ne l'ai pas jugé utile, désolée, j'ai rétorqué d'un ton sec et affirmé. Ce que je viens d'apprendre me montre que la délicatesse ne semble pas être votre fort. Je m'adapte.

– De quoi parlez-vous Constance ?

– Pardon ? Vous plaisantez Jean-Jacques, n'est-ce pas ? Ma voix commençait à s'élever, trahissant l'énervement grandissant.

– Je ne suis pas vraiment du genre à blaguer au travail, Constance. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

– Le poste de directeur marketing. Je vous en avais parlé à mon dernier entretien annuel, vous m'aviez dit que c'était une bonne idée.

– Ah, ça, répondit-il en levant les yeux.

- Oui Jean-Jacques, ça.
- Eh bien je vous le redis, c'est une bonne idée.
- Quoi ? Mais vous venez d'annoncer la nomination de Patrick !
- C'est une bonne idée, mais pas tout de suite.
- Pourquoi pas tout de suite ?
- Vous êtes un peu jeune Constance, voilà tout. Dans quelques années, c'est certain, vous aurez le poste, mais là, ce n'est pas possible, Patrick était un meilleur candidat.
- Un peu... jeune ? Excusez-moi Jean-Jacques, je ne comprends pas bien. Patrick a le même âge que moi et il a eu le poste.
- Ce n'est pas pareil Constance, ce n'est pas pareil.
- Pourquoi ? Pardon Jean-Jacques, mais j'ai du mal à comprendre.
- Eh bien... comment vous le dire, reprit-il d'un ton moins assuré, semblant chercher ses mots. Patrick a le même âge que vous, certes... mais ce n'est pas la même chose.
- Pourquoi donc ?
- Eh bien... Oh, vous voyez ce que je veux dire Constance, ne jouez pas la naïve, s'il vous plaît.
- Non, désolée, je ne vois pas mais j'imagine que vous allez être plus clair.
- Mais, Constance, voyons, c'est un homme.
- Et ?
- Même s'il a le même âge que vous, il ne va pas tomber enceinte dans les mois ou les années qui viennent, vous comprenez ?

La conférence

– Pas bien, non, désolée.

– Constance, s’il vous plaît, ne faites pas l’innocente. Vous savez bien que les congés maternité sont un véritable handicap pour le bon fonctionnement d’une structure telle que la nôtre.

– Mais qui vous dit que je vais tomber enceinte ?

– C’est la nature Constance, c’est comme ça. Avec Patrick, je suis certain qu’il ne prendra pas de congé maternité et j’ai besoin autour de moi de directeurs qui sont là en permanence, qui ne prennent pas de vacances prolongées sans préavis, vous voyez ?

– Donc il faut que j’attende d’être ménopausée pour prétendre à ce genre de promotion, c’est ça ?

– N’exagérez pas Constance, s’il vous plaît.

– Je n’exagère rien du tout, je vous pose une question claire pour savoir comment obtenir la promotion que je mérite. Je sais que comparaison n’est pas raison, mais mes performances, mon implication, mes idées... tout est supérieur à ce que fait Patrick. Pourtant, c’est lui que vous félicitez avec cette promo. C’est pour cela que je vous demande si ma ménopause serait un atout. Ou bien un certificat de stérilité peut-être ?

– Ne soyez pas ridicule Constance.

– Jean-Jacques, si j’étais un homme, m’auriez-vous choisie pour le poste ?

– Je...

– Franchement.

– Je crois, oui.

– Et ça ne vous gêne pas ? Vous ne trouvez pas ça injuste ?

– Mais le monde est injuste Constance, c'est comme ça. Ne vous battez pas contre des moulins à vent. Déjà, vous travaillez. Demandez à vos grands-mères comment c'était de leur temps, vous verrez que vous avez déjà beaucoup de chance.

– De la chance ?

– Oui.

– De la chance ?!

Bon, je vous l'accorde, il se pourrait que je sois de temps en temps un tantinet impulsive. Après cette phrase, je n'ai plus dit un mot. J'ai pris une feuille blanche et rédigé devant lui ma lettre de démission, vidé mon bureau et quitté l'entreprise. Abandon de poste, pas le top pour une carrière. Heureusement, je vivais modestement à l'époque, ne sortais quasiment jamais, dépensais en vêtements le strict nécessaire pour arborer le parfait look de la working girl. J'avais de l'argent de côté. Ma famille n'était au courant de rien ; je ne voulais surtout pas ajouter à ma rancœur des reproches aussi inutiles que culpabilisants. J'approchais la trentaine et ma carrière s'arrêtait là. Fallait-il vraiment que j'ajoute à mon CV une attestation d'hystérectomie pour être traitée à l'égal de mes collègues masculins ? Je ne voulais pas d'enfants même si je n'en excluais pas la possibilité. Je ne faisais pas non plus partie des féministes prêtes à tout pour éradiquer la supériorité masculine de ce monde. Je considérais simplement que, dans une entreprise, le salaire payait le travail d'un cerveau, quel qu'en soit son sexe, sa couleur ou sa religion. Mais ce n'était visiblement qu'une belle illusion. J'étais une femme et je devais en payer le prix. Je ne serai jamais PDG, je devais l'accepter.

C'est à cette époque que j'ai commencé à lire, des biographies essentiellement, à aller au cinéma, à écouter des conférences et à sortir un peu. Je voulais oublier cette expérience et trouver une nouvelle énergie pour continuer mon chemin. Je ne vous cache pas qu'à cette époque, la question de sauter par la fenêtre de mon appartement du cinquième étage pour voir si je pouvais voler s'est posée. J'ai bien vite oublié ce concept, trop attachée à prouver à mon père que je pouvais aller plus loin que mes frères ne le feraient jamais. L'un était médecin, l'autre ingénieur et moi... eh bien moi, je n'étais plus rien. Je n'étais pas dépressive, juste à l'arrêt. Je venais de connaître mon premier véritable échec et je ne savais pas comment le gérer. Le problème quand, pendant toute votre vie, tout a semblé simple, c'est que vous êtes désemparée quand ça se complique. Me cultiver me semblait être le meilleur moyen pour rebondir. Je ne me pensais ni géniale, ni originale, il devait bien y avoir quelque part quelqu'un qui pourrait m'inspirer pour aller de l'avant.

Un jour, je suis tombée sur une annonce qui évoquait une conférence donnée par un chercheur, Jean-Daniel Milerkhan. Sa conférence avait pour titre « Le sexe du pouvoir ». Tout un programme. En résumé, l'annonce expliquait que nous pouvions, nous les femmes, dépasser la discrimination qui nous oppressait depuis des siècles en apprenant le langage des hommes... Rien que ça. Cela semblait de prime abord stupide mais je décidai d'aller voir.

Quelques jours plus tard, vers dix-huit heures, j'entrais dans un petit amphithéâtre de la Sorbonne pour écouter le supposé maître. Autour de moi, une majorité de femmes, plutôt plus âgées que moi, et quelques hommes, le regard

un peu perdu, qui ne savaient visiblement pas pourquoi ils étaient là. Oui, je supposais qu'un homme ne pouvait pas se trouver là en pleine conscience. Les préjugés ne sont pas réservés qu'aux machos. Certains chuchotaient entre eux, créant un léger bruissement dans la salle, jusqu'au moment où un homme, la cinquantaine, longue chemise blanche sur un pantalon noir, plutôt fin, chauve, barbe poivre et sel parfaitement entretenue, les yeux extrêmement clairs, arriva. Le parfait look du gourou en somme. Il monta sur la scène, sans micro, nous regarda pendant un long moment, avant de prendre une longue inspiration et de commencer.

Mesdames, Messieurs, merci d'être venus. Je m'appelle Jean-Daniel Milerkhan et je suis votre conférencier ce soir. Certains d'entre vous me connaissent déjà au travers de mes livres ou de mes séances de coaching, mais pour celles et ceux qui ne me connaissent pas encore, je résumerais mon métier ainsi : je fais disparaître les sexes. Non, Messieurs, pas d'inquiétude, je ne vais pas m'attaquer à votre virilité, ne partez pas en courant. Notre monde, depuis des siècles, est dominé par les hommes. Au départ, cela résultait d'une forme de logique : les hommes partaient à la chasse, défendaient le territoire contre les agressions des tribus ennemies ou contre les animaux sauvages. La force physique était le critère premier pour déterminer sa position sociale. Je mets de côté quelques tribus, très minoritaires, où la cueillette était l'activité principale et permettait aux femmes d'avoir une position dominante. Ne nous leurrions pas, l'histoire de l'humanité a commencé par des muscles et de la testostérone. Bref, Mesdames, c'était mal barré pour vous, désolé. Cependant, aucune ne se plaignait. Elles mangeaient à leur